

## ACONCAGUA, FACE SUD

## PREMIÈRES BATAILLES

PAR RENÉ FERLET

Chef de l'Expédition

**P**ASSE encore de vouloir, sans aucune aide officielle, monter en moins de trois mois, avec un budget d'un million et demi, une grande expédition dans un massif lointain, mais s'attaquer délibérément à la paroi Sud de l'Aconcagua, réputée invincible, c'est bien là, penserez-vous, le comble de l'audace !

C'est pourtant sous ces auspices défavorables, qui d'emblée la firent apparaître comme une gageure, que naquit, en octobre 1953, la Deuxième Expédition Française aux Andes Argentines.

\* \* \*

Le 18 décembre, nous nous embarquons, Lucien Bérardini, Adrien Dagory, Edmond Denis, Pierre Lesueur, Robert Paragot, Guy Poulet, Suzanne—ma femme—et moi, à bord du S.S. *Charles Tellier* de la Compagnie Maritime des Chargeurs Réunis. En dépit de toutes les difficultés, nous venons de gagner la première manche.

Le 7 janvier, nous arrivons à Buenos-Aires, où nos amis argentins nous accueillent avec enthousiasme. Sans ménager leur temps ni leur peine, l'Ingénieur Teodoro L. Hauthal et José F. Fino, Président et Secrétaire de la F.A.S.A., nous facilitent bien des démarches. Quelques jours plus tard, S.E. le Général Juan Peron nous reçoit, fort courtoisement, à la Casa Rosada. Skieur et Alpiniste, le Président de la Nation se passionne aussitôt pour notre expédition. Désireux de nous faciliter la tâche, il met à notre disposition de puissants moyens. L'Armée assurera notre transport par avion, camions et mules, jusqu'au pied de la paroi. Nous avons également un DC 3 spécial pour effectuer un vol de reconnaissance au-dessus de la Face. Enfin, après avoir ordonné à notre intention la construction d'un refuge sur l'emplacement que nous choisirons comme camp de base, le Président prend congé d'une équipe complètement éberluée par tant de gentillesse.

En quelques jours, franchissant les 1.300 km. qui séparent Buenos-Aires de Puente del Inca, nous passons de 0 à 2.700 m. d'altitude. Puente del Inca. . . . Combien de fois avant d'y parvenir, n'avons-nous pas prononcé ce nom aux syllabes chantantes. . . . En pleine cordillère, ce poste important est pour nous le dernier lieu habité sur la route de l'Aconcagua. Nous y rencontrons Attilio Ramazzi, notre Officier de liaison. Jeune et sympathique, nous passons fort agréablement en sa compagnie, nos derniers jours de détente, tout en préparant notre départ.

Le 24 janvier, une longue caravane—57 mules au total—s'étire sur la piste traversant les derniers pâturages de Puente del Inca. Dès

l'entrée de la vallée Horcones, l'Aconcagua jaillit. Encastré entre d'immenses et sauvages parois, très haut au-dessus des gorges où rugit le torrent, au-delà de falaises gigantesques de rocher et de conglomérat, le plus haut sommet des deux Amériques déploie majestueusement sa formidable crête blanche. A Confluencia, nous allons abandonner le chemin classique de Plaza de Mulas—camp de base des expéditions à la voie normale—pour nous engager dans la vallée Horcones Inférieure. C'est la première fois qu'une caravane aussi importante que la nôtre remonte cette vallée à peine explorée. Soudain, au détour d'un promontoire, le géant de la Cordillère étale d'un seul jet l'immensité des roches et des glaces de sa plus belle paroi. Trois mille mètres de haut, 7.000 m. de large. Telle un rideau mythologique, la face Sud envahit le ciel et ferme les issues au fond d'Horcones Inférieur.

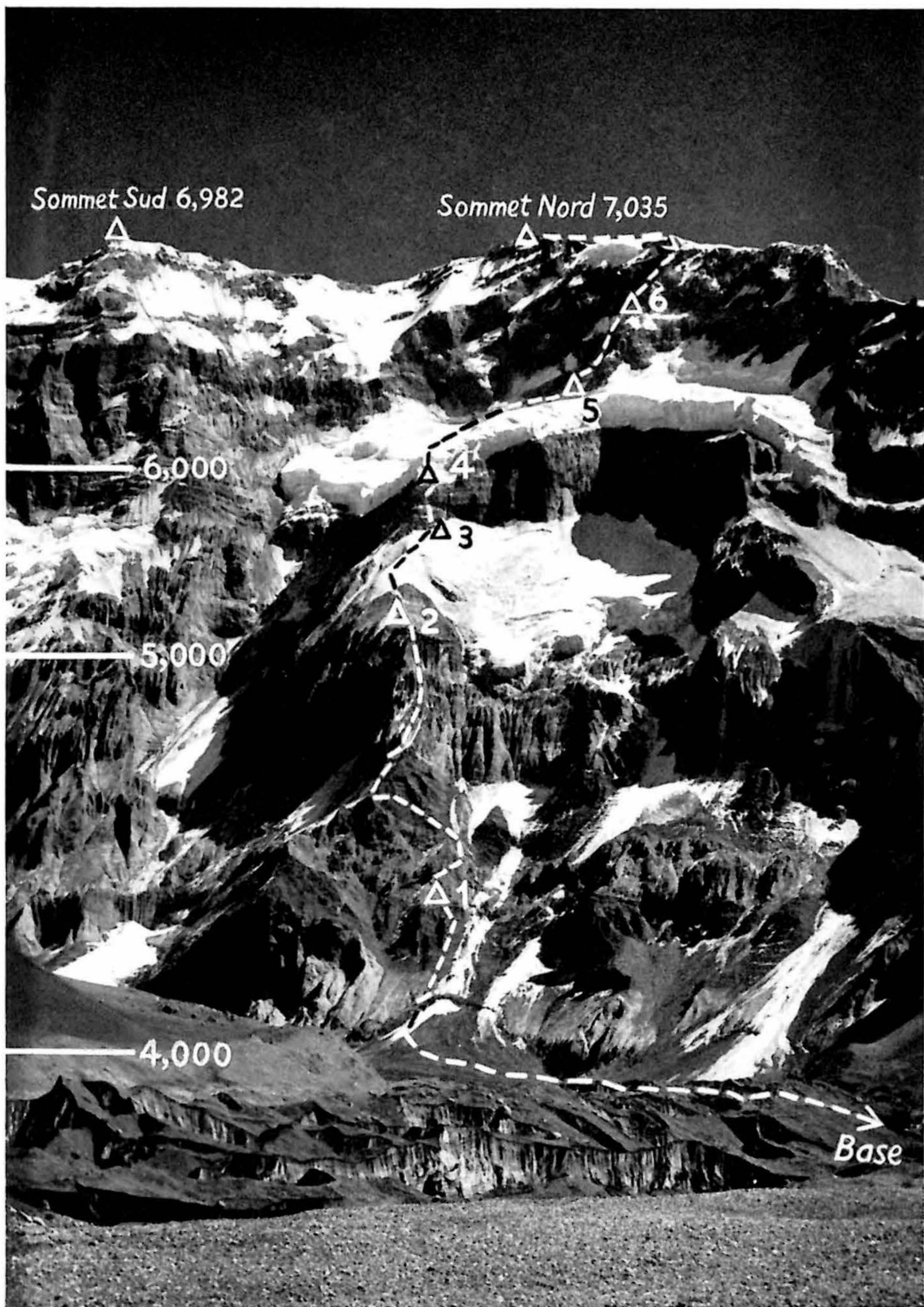
Le voilà le problème : forcer une route au travers des défenses de ce monde vertical, pour atteindre les quelques mètres carrés, pour nous sans aucun intérêt, de la plateforme sommitale. Que nous importe qu'il culmine à quelque mètres au-dessus de 7.000 ou quelques mètres en dessous ? Les élucubrations des topographes voulant à toute force arracher aux Andes leur seul sommet de 7.000 perdent toute valeur devant la majesté de la paroi. Trois mille mètres de paroi à gravir sont un problème suffisant pour subir sans dommage une légère amputation. Les commentaires vont leur train, trouvant leur conclusion dans une répartie de Robert :

— Eh bien, mes mignons, on peut dire qu'elle a une sacrée gueule !

Tard dans l'après-midi, les vivantes tâches claires de nos tentes s'élèvent une à une dans un sombre désert de cailloux. Un craquement épouvantable nous surprend en plein travail. Dans un jaillissement d'explosion atomique, une gigantesque avalanche dévale le grand couloir central, à droite de l'éperon objet de nos convoitises. Le souffle coupé, nous regardons le terrible spectacle. Traversant le glacier, large de deux kilomètres le nuage de neige et de glace remonte sur le versant opposé. Quelle réception ! La paroi aurait-elle peur, pour montrer ainsi ses défenses ?

La nuit est descendue sur le camp de base. Criblant l'air glacé, le lumineux firmament des nuits d'altitude scintille de tous ses feux. Fantomatiques, les glaciers de la paroi peuplent notre horizon. Le silence est total. Comme la première nuit à Puente del Inca, je pense trop à la face pour trouver le sommeil. Venant des tentes voisines, des crissements de matelas pneumatiques témoignent que je ne suis pas seul à souffrir d'insomnie. Heurtant leurs chaînes sur les cailloux, les mules elles-mêmes semblent inquiètes. Prémonition ou coïncidence ? Une terrible canonnade éclate au-dessus de nos têtes. Levé d'un bond, je mets le nez hors de la tente. Dans un fracas de tonnerre, des quartiers de roches dévalent vers le glacier, arrachant sur leur passage des gerbes d'étincelles. Passant à 20 m. en contre-bas de nos tentes, ils me tranquillisent sur la sûreté de notre position. Impavides, les crêtes blafardes effleurées par la lune retrouvent leur silence minéral.

Le lendemain, jumelles aux yeux, nous étudions la face. Attaquant



LES 3.000 M. DE LA PAROI SUD DE L'ACONCAGUA.

[To face p. 18.]

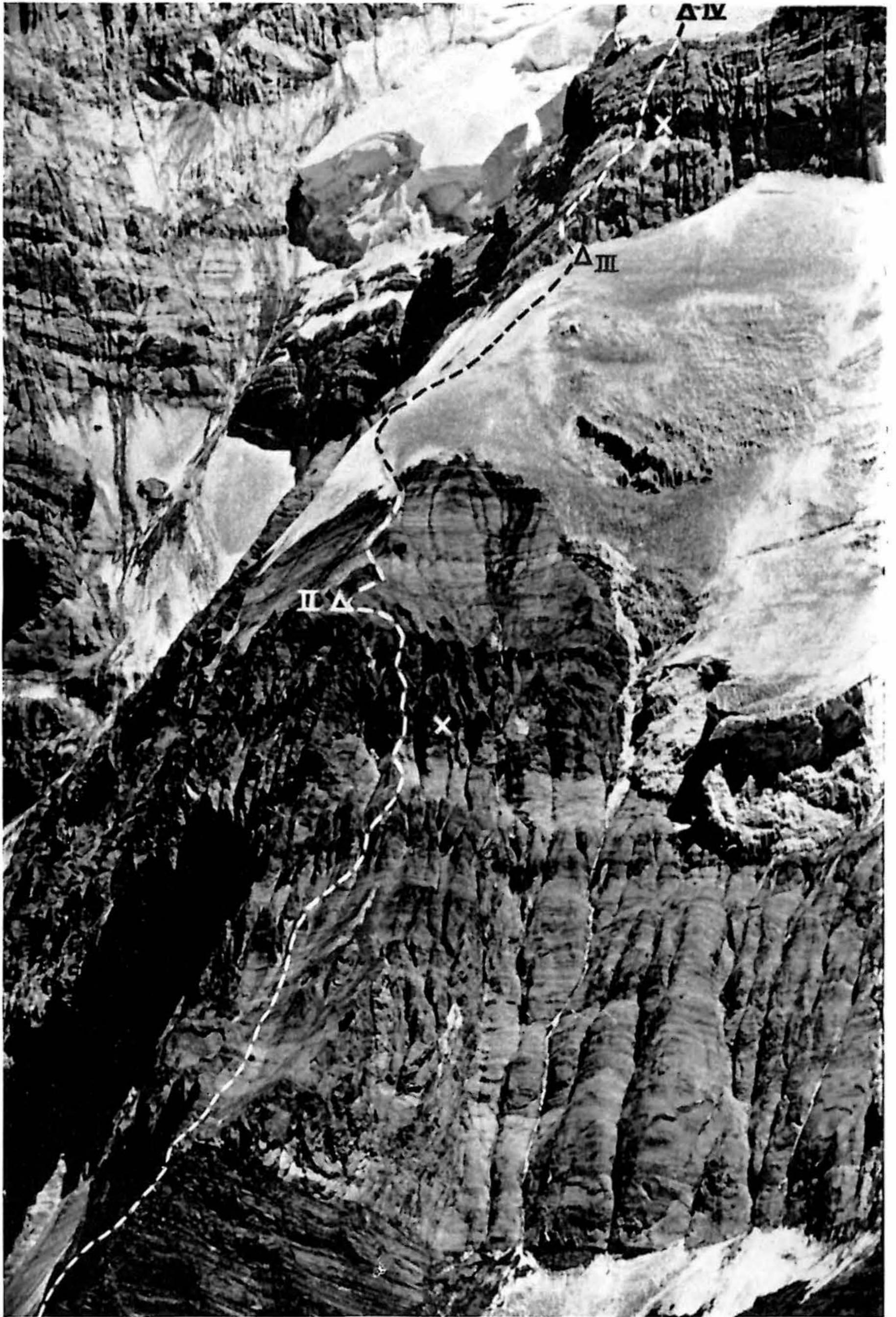
à l'aplomb du sommet, ' l'éperon central ' est indiscutablement le plus élégant des itinéraires qui se puissent tracer dans cette paroi. Son échine, bien protégée des avalanches, monte en droite ligne jusqu'au front du glacier supérieur. Une étude approfondie révèle plusieurs obstacles techniques d'une importance capitale. Sous le glacier médian, la première de ces difficultés se présente sous la forme de tours verticales, coupées de cheminées où l'on devine la glace, hautes de plus de 80 m. Plus haut, un surplomb prononcé, fendu de fissures, marque le milieu de la barre de rochers. Enfin, troisième et supposé dernier ' os, ' le front de séracs du glacier supérieur. Après un long conseil, la majorité se décide pour l'attaque de cet itinéraire, sans doute le plus difficile, mais aussi le mieux protégé des chutes de pierres et de séracs.

Le vent s'est levé pendant nos discussions. Descendant en violentes rafales du Col Sud de l'Aconcagua, il soulève de véritables trombes de poussière. L'une d'elles traverse le camp, entraînant deux tentes au passage. Cent mètres au-dessus de nos têtes, tentes, matelas pneumatiques, duvets, chemises et autres vêtements tourbillonnent dans les airs. Il nous faut deux heures pour tout récupérer, et cinq jours entiers de dur travail pour tailler à la pioche, à flanc de pente une terrasse suffisante pour monter nos tentes à l'abri des tempêtes. La face se défend par tout les moyens, mais l'on s'habitue à tout, et nous lançons les premières reconnaissances.

Le 31 janvier, à 8 h., nous quittons le camp de base. Dans les Andes, il n'y a ni sherpas, ni porteurs. Aussi transportons-nous nous-mêmes, dans nos sacs, le matériel et les vivres nécessaires au premier camp d'altitude. Nous allons l'installer 400 m. au-dessus de la rimaye, sur un replat repéré deux jours auparavant. Quelques blocs isolés dévalent le couloir d'attaque, ricochant sans nous atteindre. Deux heures durant, nous remontons de raides pentes de rochers brisés. Vers midi, nous nous écroulons, fourbus, sur l'emplacement du futur camp I. Il faut construire une terrasse. Les piolets entrent en action, et bientôt la plateforme prend corps. Sur l'un des côtés, un énorme bloc nous gêne. Poussant et tirant de toutes nos forces, nous le basculons enfin. En plein effort, mes vertèbres lombaires ont craqué. J'ai l'habitude, ce n'est pas la première fois que m'arrive cet incident désagréable. Je me redresse et reprends la pelle. Le soir, au camp de base, je ne peux plus marcher.

Bloqué sous ma tente, je coordonne, impuissant, les opérations d'équipement de la paroi. Du camp I au pied des grandes tours, 500 m. de cordes fixes sont placées. Sept jours sont employés pour ce travail épuisant et dangereux. Le huitième jour, Bérardini et Paragot franchissent les grandes tours, le premier ' os ' est tombé !

Nous venons de marquer un point, mais la paroi n'entend sans doute pas capituler sans utiliser tous ses atouts. Le soir, le mauvais temps se déchaîne. Pendant six jours la neige tombe, ensevelissant les tentes du camp de base, plâtrant la paroi. Allons-nous être battus ?



PAROI SUD DE L'ACONCAGUA. L'ITINÉRAIRE ENTRE LES CAMPS II, III ET IV.

## L'ASSAUT

PAR GUY POULET

*19 février* : Depuis deux jours, Lucien et Edmond sont dans la paroi avec l'intention d'aller au sommet. Ils ont installé hier l'unique tente du camp II et nous nous relayons sans cesse à la lunette monoculaire pour suivre leur action. A 10 h. 30, leurs silhouettes apparaissent amoindries par la distance. Ils attaquent la pente de neige du glacier médian. Au camp de base, nous préparons minutieusement notre départ. Quoi qu'ils fassent, nous avons décidé de tenter nous aussi notre chance. Vivres, vêtements d'altitude, matériel d'escalade sont entassés dans les sacs qui atteignent le poids respectable de 20 kilos.

Lors d'un conseil de guerre décisif, nous avons adopté à l'unanimité une tactique nouvelle pour vaincre la montagne : ne plus chercher des emplacements de camps hypothétiques, mais poursuivre l'assaut comme dans les Alpes, en progressant vers le sommet avec tout le matériel nécessaire dans nos sacs.

A 15 h. 30 nos deux camarades ont gravi la moitié du glacier médian. Ils restent un long moment immobiles, puis redescendent dans leurs traces et regagnent le camp II. Nous pensons que devant l'ampleur de la tâche à accomplir ils ont préféré nous attendre, et à 17 h., Adrien, Pierre, Robert et moi quittons le camp de base pour le camp I. Le départ se teinte d'un peu d'émotion, car nous avons tous conscience de son importance ; nous voulons de toutes nos forces que ce soit le départ de la victoire.

Nous parvenons au camp I en un temps record malgré les sacs pesants. Excellent présage de notre forme physique : nous sommes bien acclimatés, et la période de mauvais temps qui vient de s'écouler nous a reposés. Les corvées du soir sont expédiées avec entrain, à 9 h. 30 nous échangeons les signaux lumineux avec le camp de base, et nous nous installons pour la nuit.

A peine sommes-nous allongés dans nos duvets qu'un fracas épouvantable retentit : avalanche . . . La tente secouée par le souffle, tremble, un nuage de neige pénètre par la portière.

— Elle n'est pas passée loin, remarque Adrien, en s'ébrouant.

— Oui. . . Elle a dû partir du glacier médian.

— De toute manière, demain on n'aura plus à s'en inquiéter, car nous serons au-dessus, conclut-il en souriant.

*20 février* : Départ du camp I à 8 h. Nous parvenons au pied des grandes tours grises à midi. Edmond et Lucien se découpent sur le ciel au sommet de ces tours ; ils sont venus pour nous aider à hisser nos sacs dans ce passage. Nous organisons un téléphérique de 80 m. de portée pour effectuer la manœuvre. Lucien, qui sert de treuil humain, se plaint du poids des charges. Pour l'encourager, nous lui faisons une description détaillée des vivres que nous avons montés. A

15 h. 30 nous sommes tous réunis sur le dos d'âne rocheux où est posée la tente. Ce balcon aérien domine le glacier Horcones de 1.200 m. L'emplacement est tellement exigü que les tendeurs de la tente pendent dans le vide, lestés par des blocs de rochers. Impossible de monter une seconde tente. Nous nous contentons d'aménager un replat permettant à trois d'entre nous de bivouaquer. Pendant ces préparatifs, nous interrogeons fièvreusement nos camarades sur la suite de l'ascension. Le glacier médian est beaucoup plus raide que nous ne l'avions pensé, de plus il est recouvert d'une épaisse couche de neige fraîche qui oblige à faire une trace très pénible. Quant à la barre de rocher, ils ne peuvent rien affirmer :

— Ça doit passer, dit Lucien, mais il faut s'attendre à de grosses difficultés. . . . Probablement aussi dur que les Tours !

Robert est optimiste — Même s'il faut passer en escalade artificielle, on l'aura. On mettra autant de ' clous ' qu'il faudra !

Pierre intervient à son tour — Et le raccord avec la barre de séracs, qu'est-ce que vous en pensez, les gars ?

Edmond et Lucien haussent les épaules en un geste d'ignorance et Adrien répond pour eux — Peuh ! des séracs . . . ça passe toujours !

Le soleil plonge brusquement derrière l'arête Sud. En quelques minutes, le froid devient mordant. La différence est sensible avec le camp I, il est vrai que nous sommes, non plus à 4.500, mais à 5.200 m.

Nous achevons la confection du potage et avalons rapidement notre repas du soir. Adrien, Pierre et Robert s'installent un bivouac. Je me glisse sous la tente entre Lucien et Edmond.

A 9 h. 30, nous allumons l'un des feux de Bengale rouges que nous avons emportés. Pour René cela signifie : Tout va bien, nous continuons vers le sommet.

*21 février* : Nous quittons le camp tardivement, à 10 h. 30. Désormais, nous abandonnons la protection des cordes fixes qui nous assuraient une retraite possible. Dans l'inconnu où nous entrons maintenant, nous devons lutter seuls.

Répartis en trois cordées de deux, nous remontons lentement les pentes du glacier médian. Les traces faites avant-hier par Lucien et Edmond facilitent notre progression, mais cependant nous enfonçons jusqu'aux cuisses dans la neige instable. Le soleil de midi réverbère une lumière insoutenable. Courbés sous nos sacs, nous poursuivons la montée harassante, longueurs de corde après longueurs de corde.

Un mince filet d'eau de fonte serpente sous la glace translucide. A l'aide d'une broche à glace utilisée comme gouttière, nous récupérons deux litres d'eau. Cette source providentielle nous économise une dépense d'alcool à brûler.

La pente de glace se termine brusquement au pied de la barre de rocher. Il est un peu plus de 16 h. lorsque nous sommes réunis sur une étroite banquette de neige d'où jaillissent les dalles verticales de rocher brun. Cette immense barrière haute de 150 à 200 m. soutient le glacier supérieur. Elle est désespérément compacte à notre aplomb ;

seule une étroite cheminée située à une vingtaine de mètres plus à gauche, paraît offrir une possibilité d'escalade. Lucien et Robert partent en reconnaissance, pendant que nous commençons à tailler dans la neige et la glace une plateforme pour la nuit.

Nous avons deux tentes isothermiques, mais nous ne pouvons songer à les monter : tailler un emplacement suffisant nous demanderait plusieurs heures de travail. Le bivouac est inévitable. Lorsque nos camarades redescendent, le replat est presque achevé. Eux ont posé deux cordes fixes de 60 m. pour demain. La suite est, paraît-il, très difficile, mais ils n'ont pas vu d'obstacle impossible à franchir.

Nous étalons les tentes sur la glace comme tapis de sol pour nous isoler du froid. Allongés côte à côte nous regardons s'allumer les premières étoiles en faisant fondre de la neige sur les deux réchauds. Les ' brûleurs ' sont posés à même la glace. La déperdition de chaleur et l'altitude augmentent de façon inquiétante la consommation d'alcool.

Après avoir partagé deux gamelles d'Ovomaltine, grignoté quelques carrés de nougat et des fruits secs, nous chantons en attendant l'heure des signaux. Des airs d'Opéra, hurlés en chœur, retentissent dans l'air glacé.

En bas, sur la moraine, de faibles lueurs clignotent. Nous allumons le feu rouge : ' tout va bien, nous continuons.'

*22 février* : Huit heures, je me hisse dans la cheminée de départ. Elle est coupée par deux surplombs verglacés et, malgré la corde fixe, le passage est d'une difficulté extrême. La suite de l'escalade se déroule dans d'immenses dalles imbriquées les unes dans les autres comme les tuiles d'un gigantesque toit. Pierre, en tête de caravane, ouvre l'itinéraire. Les longueurs de corde se succèdent dans un terrain difficile et très exposé. La roche compacte offre peu de possibilités de pitonnage. Pierre franchit des longueurs de 30 m. sans un piton d'assurance, les relais sont inexistantes, souvent sur des pitons accouplés plantés la tête en bas.

A l'approche de la tranche de séracs, les dalles se heurtent à une muraille verticale d'une quinzaine de mètres, coupée de cascades de glace. Edmond, relayé par Adrien, surmonte l'obstacle par une traversée délicate sur des rochers cuirassés de verglas, puis en escaladant une cheminée surplombante encombrée de glace.

A 20 h., nous sommes échelonnés sur une arête rocheuse qui rejoint la base des séracs. Lucien atteint la glace à la nuit tombante. Nous remontons une pente raide, et, en pleine nuit, nous installons le bivouac au pied d'un énorme sérac. Notre dernier feu de Bengale illumine le chaos de glace de lueurs sanglantes. Nous sommes à près de 6.000 m., le froid mord cruellement, à tâtons, nous glissons dans nos sacs de couchage. Serrés les uns contre les autres nous essayons de récupérer un peu de chaleur avant d'avoir le courage de préparer une gamelle d'eau chaude. Une journée entière pour gravir 250 m. de dénivellation : moins de 20 m. à l'heure. Plus de 1.000 m. nous séparent encore du sommet.



EDMOND DENIS DANS LA BARRE DE ROCHER SOUS LE GLACIER SUPÉRIEUR (5.800 M.).

*23 février* : A 5 h. du matin nous nous éveillons dans une lumière blafarde. Le ciel est voilé par une trame de nuages poussés par le vent du Pacifique, ils courent très haut, à 8.000. La neige tourbillonne sur l'arête sommitale, au-dessus de nous un nuage d'un vert livide tournoie lentement.

Malgré ces signes certains de mauvais temps, nous pensons pouvoir atteindre le sommet et décidons de continuer. Le front de séracs du glacier supérieur présente une tranche verticale haute de plus de 100 m. Nous parvenons à gagner de la hauteur en remontant dans une faille d'effondrement ; cette énorme crevasse se termine par une paroi de glace vive, légèrement surplombante haute d'une vingtaine de mètres.

A 6.000 m., Lucien, puis Robert déploient toutes les ressources de l'escalade artificielle (broches, étriers) pour venir à bout de cet obstacle.

Lorsque nous émergeons enfin sur le glacier supérieur, nous avons l'impression de tenir la victoire. Pourtant, pour le remonter, nous devons ouvrir une véritable tranchée dans la neige fraîche durant six heures d'un travail épuisant.

Nous installons notre troisième bivouac à 6.400 m., sur un pont de neige, au pied d'une rimaye qui défend l'accès à une pente de glace.

La nuit est très dure. Avec l'altitude, la température s'est abaissée,  $-30^{\circ}$ ,  $-35^{\circ}$ . . . . Nous luttons contre le froid en essayant de prendre un peu de repos.

*24 février* : La neige arrachée par les rafales de vent nous a recouvert d'une épaisse couche. Nous abandonnons le bivouac à 8 h. pour attaquer la rimaye. Lucien, en tête de cordée, doit enlever ses gants pour franchir un ressaut de rocher verglacé. Dans le froid rendu plus intense par les bourrasques de vent, ce passage est à la limite des possibilités.

Lorsque nous nous trouvons enfin réunis dans la pente de glace, il est 13 h. : 5 h. pour franchir 30 m. . . .

Tenaillés par une soif ardente, nous remontons lentement la pente. Elle se termine sur le fil même de l'éperon que nous empruntons depuis ce matin.

Dix-huit heures : il ne faut pas songer à atteindre le sommet ce soir. Nous nous préparons une fois encore à bivouaquer. Lucien a quatre doigts de la main gauche gelés, nos pieds sont insensibles. Nous n'avons rien bu ni mangé de la journée, écrasés de fatigue nous taillons dans la glace une étroite banquette sur laquelle nous nous asseyons tant bien que mal, les jambes pendantes dans la pente.

Les efforts insensés que nous soutenons depuis plusieurs jours se font sentir. Nous avons utilisé le reste d'alcool pour faire une demigamelle de thé. Elle a circulé de bouche en bouche : le temps qu'elle parvienne au dernier d'entre nous elle est déjà recouverte d'une couche de glace.

Cette dernière nuit est particulièrement pénible. De toutes nos forces nous essayons de combattre le froid qui nous envahit, dans les intervalles de cette lutte nous sombrons dans de brèves somnolences peuplées de cauchemars.



LE PASSAGE HAUT DE 18 M. DONNANT ACCÈS AU GLACIER SUPÉRIEUR.

*25 février* : Nous nous équipons. Les chaussures raidies par le gel, recouvertes d'une épaisse couche de givre sont très dures à enfiler.

Il faut absolument que nous atteignons le sommet ce soir, sinon. . . .

Hier au soir, Lucien et moi avons équipé deux fissures-cheminées, cette précaution nous facilite le départ. Adrien et Pierre forment la cordée de tête. La suite de l'itinéraire se déroule dans une succession de ressauts de rochers difficiles encombrés de neige et de verglas.

Les heures s'écoulent inexorables, nous approchons cependant de l'arête Nord.

Une dernière déception nous est infligée par la paroi. L'éperon que nous suivons depuis hier n'aboutit pas à l'arête : il se heurte à une muraille infranchissable.

Pour atteindre l'arête, nous devons remonter encore une pente de glace très raide. Heureusement la neige durcie se prête au cramponnage, mais il nous faut cependant trois heures encore pour remonter ce plan incliné vertigineux.

A 18 h., enfin, nous prenons pied sur l'arête sommitale, et nous pouvons apercevoir les reliefs adoucis de versant Nord, et, au loin, une barre bleue sombre : le Pacifique.

Titubants de fatigue, nous suivons des gradins arrondis qui nous mènent jusqu'à la plateforme sommitale.

A côté des bustes du Président et d'Eva Peron, nous laissons errer nos regards sur les à-pic glacés où nous avons lutté pendant sept jours.

Il est 19 h. 45, la Face Sud de l'Aconcagua est vaincue.